

Conclusions

Voici venu le moment de conclure... Honneur redoutable que m'ont confié les organisatrices, doublement du fait de l'ambition du sujet et de la très grande qualité de l'ensemble des communications. Je me fais l'effet d'un nain juché sur les épaules d'une vingtaine de géants. Je me contenterai de vous faire part des quelques réflexions qui me sont venues en écoutant ces exposés riches et stimulants. Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour remercier vivement, en tant qu'auditeur privilégié, l'équipe qui nous a permis de travailler dans d'aussi agréables conditions, propices à l'étude et à la discussion fructueuse.

Une apologie introuvable

La première réflexion qui m'est venue procède d'un étonnement: je me suis rendu compte, en écoutant les orateurs tout au long de ces trois jours, que je n'ai jamais lu les *Pensées*. En effet, à l'époque où j'ai commencé à m'intéresser sérieusement à Port-Royal, c'est-à-dire au début des années 1990, on avait cessé depuis déjà longtemps de prendre à la lettre les propos des premiers éditeurs, qui avaient mis en avant le désordre des papiers¹ pour proposer des classements thématiques des fragments. Hubert Aupetit nous a rappelé le rôle central joué, au sortir de la seconde guerre mondiale, par Louis Lafuma, dont l'édition fidèle à la copie manuscrite présupposait le principe d'un classement au moins partiel de ses notes par Pascal ; l'éditeur avait ainsi encouragé les savants, et en tout premier lieu Jean Mesnard, à chercher dans le chaos apparent des liasses les linéaments d'une défense de la religion bien plus organisée qu'on l'avait cru jusqu'alors. De sorte que, pour ma part, je n'ai jamais lu les *Pensées*, du moins au sens où Chateaubriand parle de ces éclairs de feu jetés « au hasard sur le papier », et « qui tiennent autant de Dieu que de l'homme » : guidé par les recherches de mes maîtres, j'ai toujours considéré que ces fragments constituaient, pour la plupart d'entre eux du moins, le brouillon d'une apologie de la religion destinée à discréditer les opinions « libertines » et à ramener les esprits forts dans le giron de l'Eglise. Il n'y a pas lieu ici de remettre en cause la puissance herméneutique de cette hypothèse, qui a nourri depuis plusieurs décennies les travaux sur Pascal et a permis de retrouver, autant qu'il est possible, le mouvement de l'ouvrage tel que « l'apologiste », à un moment donné de son travail du moins, avait pu l'envisager.

¹ « On n'avait presque rien qui se suivît [...]La première chose que l'on fit fut de les faire copier tels qu'ils étaient et dans la même confusion qu'on les avait trouvés », écrit le préfacier de l'édition de Port-Royal (Paris, Guillaume Desprez, 1670, « préface », p. XXVIII et XXXV).

Or, au terme de ce colloque, je reste perplexe : alors que la consigne fixée par les organisatrices était précisément de « relire » cette apologie dont l'existence et les principes mêmes nous ont été si brillamment révélés par Jean Mesnard ou Philippe Sellier, il me semble je vois pour la première fois le massif de fragments comme un recueil de pensées.

D'abord, il n'a pas été beaucoup question de liasses, de papiers, ni de l'ordre du cœur pendant ces trois jours. A l'ordonnancement global du livre, aux hypothèses concernant l'éventuel « plan », aux questions de *dispositio*, les orateurs ont préféré d'autres angles qui sont susceptibles de remettre en cause le fondement même de cette machine de guerre anti-libertine à laquelle on avait fini par réduire les *Pensées*.

Plusieurs exposés se sont ainsi attardés sur la lecture de fragments isolés, difficiles à situer, apparemment marginaux dans ce qu'on suppose être le projet général de l'Apologie. Laurent Thirouin nous a ainsi proposé de relire le texte du pari : tout en tâchant de le remettre au centre du dispositif pascalien, l'auteur réduit le fragment « infini-rien » à un appel à l'espérance, et conclut en s'interrogeant sur la nature de « l'entreprise pascalienne », qui n'est « pas même une apologie, dont on aurait du mal à comprendre l'objectif, en l'absence de la grâce ». Sans aller aussi loin, Hélène Michon s'interroge de son côté sur le Mémorial, et sur la concordance de ce poème avec les fragments directement dirigés contre les libertins.

Au lieu de s'arc-bouter sur la recherche d'une cohérence générale du projet apologétique, qui implique nécessairement un verrouillage et un lissage d'un texte hérissé de difficultés, les conférenciers ont préféré laisser ouvertes les failles de cette œuvre en devenir, en se gardant d'en refermer trop tôt les contradictions éventuelles, voire en laissant aux fragments leurs difficultés. Hubert Aupetit et Vincent Carraud ont ouvert le colloque en semant un doute salutaire et méthodique : tous deux ont considéré, chacun selon sa perspective, que le terme d'apologie est au mieux une impropriété, au pire un contresens. Le mot ne saurait épuiser une œuvre diverse, qui ne se donne pas comme telle, et qui n'a été définie ainsi pour la première fois que par un adversaire, tout fin connaisseur qu'il en fût, du Pascal théologien. Vincent Carraud insiste, de son côté, sur l'impossibilité de convaincre rationnellement les ennemis de la foi : Pascal ne peut compter, pour la conversion des brebis égarées, que sur les vertus d'une douceur toute christique. Au reste, à quoi bon une apologie qui ne convaincrat jamais, au mieux que les convaincus ? Pascal lui-même n'eut pas besoin d'apologie pour rencontrer Dieu au cours de la nuit de feu... Cette remise en question radicale du statut même des fragments

se trouve corroborée par une série de communications qui, sans nier l'ambition apologétique pascalienne, la fragilisent singulièrement.

Une apologie fragile

Aux libertins, qui réclament une preuve de l'existence de Dieu, Pascal, dans une perspective qui n'est pas sans annoncer les antinomies kantienne, répond qu'il ne saurait y avoir de certitude en ce domaine, ni dans un sens, ni dans l'autre. Hélène Michon note avec justesse que la métaphysique, réservée à une élite, ne correspond pas au souci d'universalité qui anime l'auteur des *Pensées*. Aussi, comme l'explique Jean Mesnard, l'apologète, dont l'argumentation ne saurait être démonstrative, est-il plutôt, et avant tout, témoin, privilégié sans doute, mais malgré tout insuffisant, puisque même Pascal ne peut rendre pleinement témoignage de l'absolu. Rebelle autant que fidèle, insiste encore Jean Mesnard, l'écrivain de Port-Royal ne saurait être tenu pour « théologien » ou « apologiste » sans de sérieuses mises au point. La stratégie pascalienne, qui suppose, ainsi que l'a montré Laurent Susini, la nécessité structurelle de passer par l'erreur pour accéder au vrai, contribue aussi à fragiliser toute la démarche, frappée « d'impuissance » à convaincre, et dont la force argumentative « trouve son fondement dans des faiblesses ». Etrange apologie, notait encore Vincent Carraud, que celle qui considère comme vaines, par principe, les preuves trop concluantes. Il n'est pas jusqu'à la solidité des mathématiques qui ne soit mise en péril par l'argumentation, comme l'a montré Dominique Descotes : l'usage des nombres, au lieu d'assurer le raisonnement, n'aboutit qu'à troubler l'esprit à travers des spéculations sinon incertaines, du moins insuffisantes.

Tirant parti des travaux de Pascal sur la géométrie, Tamas Pavlovits, de son côté, met en évidence l'impossibilité de disposer du point de perspective idéal qui nous permettrait de saisir le réel dans son objectivité ; nous en sommes réduits à une vision anamorphotique, incomplète et toujours subjective du monde. Le Père Pierre Gibert a établi que la méthode figurative choisie par Pascal était elle aussi bien faible : une telle approche, même avant que Richard Simon ait publié son *Histoire critique du Vieux Testament*, paraissait déjà douteuse aux yeux de bien des théologiens depuis le XIV^e siècle. Pascal, dont l'intelligence historique était si sûre, a donc délibérément opté pour un type de lecture jugé depuis longtemps obsolète, et qui n'avait pour cette raison que peu de chance de persuader les libertins. Etrange apologie, décidément, qui choisit comme à dessein la plus mauvaise voie pour aller à ses fins, sans égard pour l'exégèse naissante.

Le dispositif énonciatif n'est pas plus assuré, ni plus propre à convaincre les athées : de la confrontation entre les religions, il découle que la frontière entre le vrai et le faux passe, d'après Tetsuya Shiokawa comme selon Hélène Bouchilloux, à l'intérieur de chaque religion. L'insistance mise à distinguer entre les mauvais chrétiens et les bons juifs perturbe la stratégie anti-libertine : les chrétiens charnels qui ne se haïssent pas eux-mêmes – en particulier les jésuites qui sous-estiment l'importance du péché d'origine – apparaissent comme une cible secondaire des *Pensées*, et constituent ainsi de nouveaux destinataires du texte, élargissant la perspective au risque de perdre de vue le premier objet de cette apologie mouvante. Laurence Plazenet met en avant, enfin, la fragilité du style lui-même : Pascal, fait unique dans son œuvre, assume dans les *Pensées* les trivialités, la petitesse, le dégoût, et la répugnance ; il reconnaît ainsi pour sienne la part d'ombre indissociable d'une quête du sublime et du divin qui nécessite l'acceptation de l'humiliation sous toutes ses formes, y compris celle de l'écriture. Fragilité, enfin, estime encore Hélène Michon, d'une apologie qui renonce aux preuves dogmatiques, réservée aux philosophes et aux savants, dans l'espoir de toucher le plus grand nombre.

Une apologie labile

L'apologie, si tant est qu'elle existe, est d'autant plus fragile qu'elle est labile. Plusieurs communications ont mis en évidence l'inattendue proximité de Pascal et du libertin, qui n'est pas son adversaire antinomique mais son double, son semblable, son frère. Selon Nawelle El Yadari, la « séduction » exercée par le libertin sur Pascal l'épouvante, au point qu'il ne peut accepter de jouer jusqu'au bout le jeu d'une confrontation avec celui qui, par la vigueur de sa position, constitue une menace pour le projet même d'apologie. La présence du libertin vient ainsi contaminer le discours apologétique, de sorte qu'on pourrait presque, à la limite, prendre au sérieux, avec Sylvia Giocanti, la défense du divertissement qui se fait jour dans l'œuvre. Delphine Kolesnik-Antoine s'avance plus loin encore en affirmant que la mobilisation, même limitée, d'arguments sceptiques, chez Malebranche comme chez Pascal, menace de retourner l'argumentaire apologétique contre lui-même, ainsi que le prouve la récupération par les philosophes des Lumières, dans une perspective matérialiste, de l'anthropologie malebranchiste ; aussi le projet apologétique, chez les deux auteurs, « exhibe-t-il en creux » la « puissance subversive » du discours de ses adversaires. Ces communications ont ainsi révélé les limites d'un texte où la quête de la morale et de la vérité, évoquée par Alberto Frigo, se heurte à la « solidité inexpugnable » des arguments libertins, ou, pire, à celle de l'indifférent, inaccessible parce qu'il n'offre prise à aucun discours rationnel. La

morale, qui occupe une position centrale dans la stratégie apologétique, est en fait l'une des preuves « les moins puissantes ». Faute de pouvoir toucher l'entendement, Pascal en est réduit à miser sur le corps, à abêtir la machine, à compter sur l'extériorité, conclut Hélène Bah Ostrowiecki. Il n'est pas jusqu'au monstre de l'amour-propre, comme l'a montré Alberto Frigo, qui ne puisse être récupéré dans la perspective éthique d'une morale qui se moque de la morale et la dépasse infiniment.

Labilité encore dans cette hésitation, pointée par plusieurs communications, entre humanisme et antihumanisme chez Pascal : à la faveur de minutieuses et précises analyses de détail, nous avons vu surgir, comme contrepoint à l'anthropologie noire, si souvent décrite, un versant plus lumineux de la pensée pascalienne. La lecture à nouveaux frais, par Hall Bjornstad, du fragment sur le roseau pensant, insiste sur l'importance de la formule programmatique « travaillons à bien penser », qui apparaît comme le chemin d'une perfectibilité. Maria Vita Romeo s'attache aussi à situer Pascal dans son rapport dialectique avec le platonisme renaissant, les *Pensées* participant ainsi d'une « modernité » elle-même diverse et fluctuante.

Le colloque a permis de voir se dessiner différents visages inattendus de Pascal : philosophe, humaniste, sinon athée du moins tenté et menacé par une démarche libertine dont il se sent trop proche, et qui vient miner son propre discours. Le poète ne se trompait pas, qui chantait que « Pascal avait son gouffre »...

Loin d'être une défense triomphante de la religion, les *Pensées* apparaissent comme une apologie non seulement inachevée, comme le dit Hall Bjornstad, mais malléable et réversible, au point que les intentions de l'auteur apparaissent comme brouillées. Les orateurs, au cours de ces trois journées, ont préféré, aux grands montages et aux organisations systématiques, des approches capables de faire éclater les « contrariétés » d'un texte pascalien irréductible à une thèse apologétique. Pascal serait-il inutile et incertain ? L. Thirouin un jour, dans l'arrière-salle douteuse d'un café du Quartier latin, tint un de ces propos de table qui laissa bien à songer aux quelques-uns de ceux qui purent les entendre : et si Pascal, loin d'avoir eu jamais l'intention de convertir le libertin, tâche qu'il savait impossible, ne s'était donné pour mission que de composer une oeuvre assez convaincante, bien qu'inutile en fait au salut de l'athée endurci, pour donner à Dieu de bonnes raisons de perdre ceux qu'il avait destinés à l'enfer ? Une apologie pour damner, en quelque sorte... Une apologie à rebours: ce serait là comble de cette labilité que nous évoquions. Hélène Bouchilloux notait de même que si l'apologie

ne permettait pas au libertin d'être touché par la grâce, du moins autorisait-elle Dieu, pour ainsi dire, à les damner au nom de la résistance obstinée de leur raison.

Pour ne pas en finir avec *l'Apologie*

A force de faire de la réversibilité le principe de son œuvre, Pascal ne risque-t-il pas de remettre en cause le cœur même de sa démarche ? En d'autres temps, on aurait peut-être parlé de baroque pour qualifier cette œuvre en voie d'autodestruction, inachevée, sans doute faute de temps et à cause de la maladie, mais peut-être aussi parce qu'elle est trop tissée de « contrariétés » structurelles. Certains des participants au colloque ne seront pas effrayés par le mot de « baroque », qui apparaît au titre de l'ouvrage d'Hall Bjornstad². On peut en préférer d'autres, et mobiliser par exemple la catégorie de « *self consuming artefact* » inventée par Stanley Fish³ : toute grande œuvre est minée par une contradiction qui la brûle au moment même où elle s'élabore, qui la consume et la rend ainsi à son état original de fragments, « dans cette même confusion où on les a trouvés ».

Plutôt que de déplorer ces incertitudes où nous accule l'inachèvement de l'œuvre, nous préférons lire cette fragmentation du sens comme un appel: le temps du bilan désintéressé n'est pas encore venu. Mais serons-nous sincèrement déçus de découvrir qu'après trois siècles et demi de lectures passionnées, l'œuvre n'est pas mûre encore pour le débat distancié que nous promettaient les organisatrices (à moins qu'elles ne le craignaient ?). Les travaux que nous avons entendus avec tant de plaisir vibrent d'enthousiasme et d'une passion exigeante qui n'exclut pas la controverse courtoise et féconde. Pascal et ses amis de Port-Royal ne se fussent pas effrayés de cette recherche en commun de la vérité à travers une dialectique aussi bien menée.

Le centre et ses marges, disais-je: je ne saurais terminer sans mentionner celles du colloque lui-même, qui nous permit d'entendre s'entrecroiser les paroles envoûtantes de Laurence Plazenet avec celles de Pascal Quignard, dans le clair-obscur d'un salon Billetdoux qu'éclaira aussi le clavecin d'Isabelle Joyé ; le lendemain soir, ce fut la voix ensorcelante d'Eugène Green qui fit résonner, dans l'ombre de l'église Saint-Etienne du Mont où reposent les restes de Racine et Pascal, un *Abrégé de Port-Royal* que nous croyions connaître, et que nous sommes conviés à relire d'urgence – urgence d'autant plus agréable que nous disposons enfin d'une édition correcte et complète, celle de Jean

² Hall Bjornstad, *Créature sans créateur : Pour une anthropologie baroque dans les pensées de Pascal*, Université de Laval, 2011.

³ Stanley Eugene Fish, *Self-Consuming Artifacts: The Experience of Seventeenth-Century Literature*, University of California Press, 1972.

Lesaulnier⁴.

De cette relecture collective de l'apologie, il ressort un programme de travail : « travaillons donc à bien penser », comme nos orateurs nous en ont donné l'exemple pendant ces trois jours. Laissons-nous encore surprendre par cette apologie dont on s'imaginait cerner le projet, et dans laquelle on vient de découvrir autant d'obscurités et de mystères. Relisons encore l'apologie, comme nous y ont invité les participants, mais aussi les intervenants, au cours des discussions frémissantes d'intelligence et d'acuité. Travaillons, prenons de la peine : un jour peut-être découvrirons-nous le secret des *Pensées*... L'heure n'est pas venue de la conclusion. C'est encore celle du commencement.

⁴ Jean Racine, *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, éd. Jean Lesaulnier, préface de Philippe Sellier, Paris, Honoré Champion, 2012.